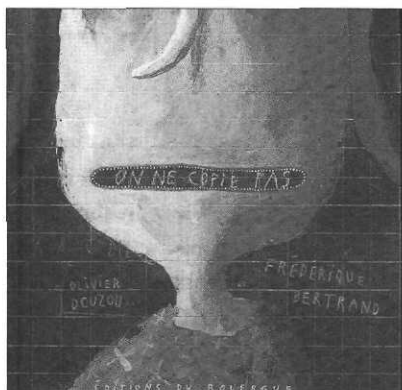




Chapeau !

*Nous présentons dans cette rubrique
les livres que nous avons tout particulièrement appréciés.*

On ne copie pas, d'Olivier Douzou, illustrations de Frédérique Bertrand,
Éditions du Rouergue (68 F).



L assant, menaçant et tellement vain ce « On ne copie pas » que martèle la maîtresse à longueur d'année. Tous les élèves, quel que soit leur âge, l'entendent encore résonner à leurs oreilles. Et chacun se souvient d'avoir passé le plus clair de son temps à tenter de déjouer la surveillance de la-dite maîtresse. Rien à faire, cette situation ne cesse de se reproduire, les nouvelles générations copiant les anciennes ! Seule innovation majeure : l'arrivée de la photocopieuse sur le lieu de travail des parents qui permet de voir la punition

hautement facilitée ; car évidemment, paradoxe des paradoxes, quand on se fait pincer pour avoir copié, la maîtresse exige... je vous le donne en mille... de copier cent fois sans faute pour demain « je ne copierai plus » ! Olivier Douzou et Frédérique Bertrand s'en donnent à cœur joie, nous livrant leurs plus fines observations sur les meilleurs placements (« bons placements : copieur à droite d'un gaucher ou copieur à gauche d'un droitier ; mauvais placements : copieur à gauche d'un gaucher, copieur à droite d'un droitier, copieur seul, copieur à côté d'un copieur » !) et les règles élémentaires à respecter (« Il faut mettre dans le devoir quelque chose qui fasse bien différent », et de nous esclaffer en voyant l'illustration du devoir du copieur qui a changé la date de l'interrogation écrite et ajouté un « environ » à côté du total de la multiplication copié sur sa voisine !). Tout est drôle, pétillant, inventif, dans cet album à lire à tout âge et au

comique pourtant tellement enfantin : les plus grands verront avec délectation resurgir du fond de leur mémoire quelques réminiscences cuisantes, les plus petits s'amuseront à voir ainsi épinglées leurs pratiques actuelles. Les illustrations de Frédérique Bertrand jouent avec les figures emblématiques de l'école (tableau noir, pages des cahiers d'écolier, dessins à la craie, dessins et écriture d'enfants qui paraissent gravés sur leur pupitre, preuve par neuf à côté des opérations - jusqu'au buvard Kipomp'tout (!) glissé dans l'album - et la fameuse table de multiplication, exacte réplique de celle qui ornaît la couverture de nos cahiers d'écolier). Le texte d'Olivier Douzou est plus malicieux que jamais. Le duo Frédérique Bertrand-Olivier Douzou mérite incontestablement un 20 sur 20 !

B.A.

Je me souviens, de Georges Perec, illustrations d'Yvan Pommaux, éditions du Sorbier (68 F).



On s'en souvient... l'ouvrage de Perec a suscité quelques bonheurs de mémoire depuis sa publication en 1978, et il en suscite encore quelques-uns : voyez ce vieux monsieur, assis à la terrasse d'un bistrot, qui regarde jouer les enfants... Tiens ! le gamin glisse, s'est-il fait mal ? Ah ! « Je me souviens quand je me suis cassé le bras... » Et le voilà parti dans l'évocation des souvenirs. Pour lui ? Pour les enfants ?

Pour nous lecteur ? Je me souviens... je me souviens... par l'incantation du refrain, voilà retrouvés ces petits éclats du temps jadis, ces pépites intactes où cristallisent de petits riens, des images, des objets, des noms : le Meccano, le Tour de France, la gare Montparnasse, Bébé Cadum et la Juvaquatre...

Yvan Pommaux a choisi quelques-uns de ces « Je me souviens » et s'en saisit, par

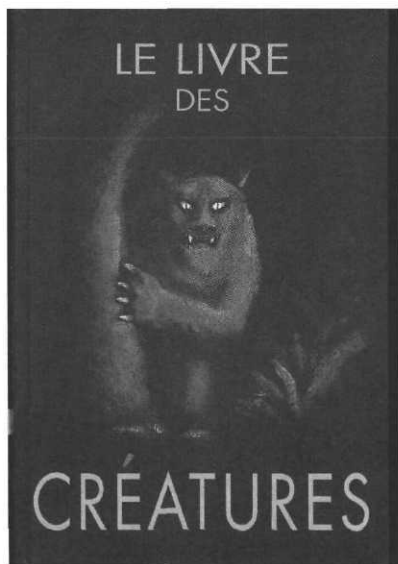
L'image : voici que ces souvenirs sont maintenant les siens, qu'ils prennent des formes, des couleurs, des visages. Voici qu'on aime les partager, que les gamins s'arrêtent, écoutent, pour mieux repartir filer dans le présent.

L'intelligence de la mise en « scènes », le jeu contrasté des couleurs, l'utilisation des bulles (tantôt phrases, tantôt images, comme des bulles de la mémoire), l'inscription du souvenir dans le quotidien d'aujourd'hui : autant de trouvailles qui font de cet album un très bel hommage d'un grand illustrateur à un grand écrivain.

F.B.

Le Livre des créatures, texte et illustrations de Nadja, L'École des loisirs (148 F).

« **N**oir, c'est noir »... Mais tant qu'il y aura des gens comme Nadja, il y aura de l'espoir. Qu'est-ce que c'est que ce livre ? Un format impossible tout en hauteur, une couleur impossible pour un livre pour enfant : noir, noir, noir. (Et ça fait beaucoup de noir, surtout les pages de garde). Mais quel régal ! Sous prétexte de donner des définitions précises et « scientifiques » de toute une série de créatures plus cauchemardesques les unes que les autres (trols, Babas Yagas, démons, animalitos - les pires - et autres farfadets), l'auteur se délecte à écrire de brefs textes très bien documentés, sérieux, délivrant même des recettes pour se débarrasser de ces monstres le cas échéant et la plupart du temps absolument terrifiants. Petits textes en caractères bâton jaunes sur une immense page noire. Et en regard, une discrète illustration, toujours sur fond noir, de créatures suprêmement inquiétantes. On en reste bouche bée, les yeux exorbités. Alors, on relit, on regarde à nouveau la créature de plus près et on... rit. Il y a un mélange d'impassibilité et d'humour délirant qui va droit au



cœur. On joue à se faire peur. On est dégoûté un maximum sans y croire tout à fait. Mais sait-on jamais ? S'il y avait un animalito blotti dans mon crayon Bic ? C'est cette ambiguïté peur/plaisir que Nadja maîtrise complètement, comme quelqu'un qui a beaucoup fréquenté les contes et leur univers et ne s'en est jamais guéri. Pour ceux qui se goinfrent de tartes au citron ou aiment à se blottir, noués de peur, au récit d'Ivachko menacé par la Baya Yaga.

E.C.

Contes russes, texte traduit du russe par Luda, illustré par Ivan Yakoulévitch Bilibine, éditions du Sorbier, (169 F).

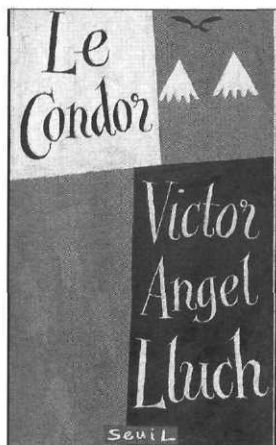


R éédition en un volume relié des six fascicules publiés à La Farandole en 1976. On retrouve le grand format, les teintes douces, la jolie frise devenue dorée (pour des raisons techniques) qui donne un air de fête à cette publication. On ne redira pas ici le charme, la beauté des textes de Luda, que l'on devrait lire à haute voix le plus souvent possible aux enfants qui en apprécient, très jeunes, la musicalité sans avoir encore vraiment la possibilité de les lire seuls. Les grandes illustrations de Bilibine sont une source de rêve, de merveille, au service de ces contes russes tous plus magnifiques les uns que les autres. Ce livre, depuis sa parution, est un classique dans les bibliothèques

pour enfants. Devenu introuvable, il était quasi mythique. Le voilà de nouveau. Souhaitons-lui bonne vie. Que les libraires et les bibliothécaires se montrent forcenés pour le faire connaître. Il devrait être, dans chaque foyer, l'un des « livres de maison » entre *Le Petit Larousse*, le Pernoud et les livres de cuisine de Ginette Mathiot.

E.C.

Le Condor, de Victor Angel Lluch, Seuil, Fiction Jeunesse (65 F).



À Masicuri, petit hameau de misère de la montagne péruvienne, on tient ferme aux traditions. Elles ont partie liée avec le sacré et de leur célébration peut dépendre le sort de la communauté. Le « Rachi Condor », mise à mort violente d'un condor crucifié dont on a précédemment arraché la langue, est sans doute la coutume qui fixe le mieux le lien social de la communauté, qui en traduit avec le plus de force les aspects primitif et authentique.

C'est pour cette raison que Sören, un cinéaste occidental d'une curiosité avide qui lui donne des manières d'inquisiteur, loue les services de Manko, fruste paysan chasseur de condors vivant en marge du village. Celui-ci, accompagné de sa fillette de douze ans, Yesenia, doit

capturer et rapporter un animal en vue d'un film destiné à immortaliser la célébration.

Le récit est celui de la montée périlleuse, lente et épuisante de l'équipe vers le lieu du piège, entrecoupée de souvenirs des uns, d'histoires des autres, d'espairs de tous et du journal de tournage de Sören. Très vite, l'ascension prend des allures de passion (au sens biblique du terme) et le tournage de vol, de viol : blessures, souffrance et maladie n'arrêtent pas la marche, caméra et questions indiscreètes dénudent les corps et les âmes et provoquent la honte. La violence sourd longtemps dans le silence têtue de Yesenia, dans ses regards furtifs, ses yeux qui se détournent, dans le jeu auquel elle se livre avec le danger, dans la démesure des paysages et des éléments, dans l'entêtement de Manko, dans cette faim des autres que Sören assouvit en les « désossant », qu'il prend de force, et jette quand il a fini.

La violence éclate enfin dans le cri furieux, douloureux, mais libérateur que pousse la fillette avant de réduire à néant la chasse, la capture et son cortège d'espairs, d'efforts, de souffrances. Elle dit ainsi son horreur du Rachi, le dénonce comme un prétexte pour assouvir la bestialité des hommes, un exutoire à leur folie au nom d'un symbole oublié. Et le comportement de Sören, qui aime filmer les plaies, le sang, la misère, n'est rien d'autre pour elle qu'une barbarie de plus, sous des aspects plus raffinés. « Gamine de fous, petite Indienne de rien, gamine de colère » pour certains, Yesenia apparaît surtout comme la voix de la sagesse et de l'humanité.

J.T.